

Regards sur la Rome antique

Par Jean-Louis RIEUSSET

*Conférence n°3789, Bull.de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier,
tome 33-1, pp. 243-251*

*Nota : Le lecteur peut aussi visionner cette même conférence sous forme de
vidéo très illustrée : [Cliquer ici](#)*

Préambule

Quand, emportés par le rythme vertigineux des changements de notre époque, nous nous retournons vers nos racines, l'une d'entre elles vient spontanément à notre esprit, c'est la Rome antique. Est-ce pour l'excellence de ses œuvres d'art ? Ses meilleures statues sont des copies de Phidias et de Praxitèle, ses temples imitent le Parthénon. Quelle est donc la nature propre du génie de Rome ? Deux évidences s'imposent : Ses monuments couvrent tout le pourtour de la Méditerranée, et surtout ils sont les premiers à permettre de répondre à tous les besoins des hommes : amphithéâtres, basiliques, thermes, palais et villas, aqueducs, eau courante, égouts et chauffage central. C'est pour cela que Rome remporte la palme, et, plus généralement pour l'organisation, la gestion et la défense de la mosaïque de peuples qu'elle a fait vivre ensemble pendant un millénaire, leur léguant une civilisation dont nous avons hérité. Quelle est donc la raison de cette réussite ?

Bien des penseurs et des artistes occidentaux ont fait du pèlerinage à Rome un rite de formation obligé. Mais comment retrouver la ville antique dans l'agglomération moderne ? Car les hauts lieux de la cité ont été affreusement mutilés au cours des siècles ! Les ruines des forums et des palais ne peuvent guère nous restituer l'ambiance de la « Ville » par excellence. Le Colisée nous attire lui aussi, amphithéâtre colossal où s'assemblaient les foules antiques. Sous son meilleur profil extérieur il a encore fière allure, mais l'intérieur nous navre, squelette de briques dégradées, car dépouillé de ses revêtements de marbre. Aussi nous permettrons-nous l'usage de reconstitutions virtuelles tirées des travaux de générations d'architectes surtout français pour revivre dans la Rome des Césars.

Les origines

La légende rattache Rome aux vaincus de la guerre de Troie et, de fait, les Etrusques, qui lui ont donné ses premiers rois non légendaires, semblent bien être venus d'Asie Mineure vers le neuvième siècle avant Jésus-Christ. La louve du Capitole qui allaite Romulus et Remus est un chef d'œuvre de ce peuple passé maître dans l'utilisation du bronze. Il faut dire que l'Etrurie, au nord du

Latium, est, avec l'île d'Elbe voisine, très riche en minerais de toutes sortes. Le cuivre, l'or et l'argent permirent à ses élites de former d'admirables orfèvres, alors que le fer leur fournit des armes pour étendre leur territoire jusqu'à la Campanie au Sud, la Mer Adriatique à l'Est et la Plaine du Pô au Nord.

Leurs villes étaient des acropoles, protégées chacune sur sa colline par de puissantes murailles semblables à celles des cités achéennes. Du haut de ces forteresses cette minorité de guerriers faisait travailler la terre et exploiter les mines par les Italiotes indigènes vaincus. Ses nobles choisissaient les magistrats, qui, revêtus d'une robe de pourpre, marchaient dans les rues précédés de licteurs portant des faisceaux de verges d'où sortait une hache. Ces attributs deviendront le symbole de la puissance romaine.

La religion était en partie basée sur la crainte de la mort et des morts. Négligés par les vivants, ceux-ci pouvaient revenir les tourmenter sous la forme de fantômes, les Larves. Aussi, sur les tombes, faisait-on combattre des gladiateurs dont le sang devait transformer les ancêtres défunts en Dieux Mânes. Les sépultures, d'abord de grands ossuaires de pierre rangés dans un champ consacré aux morts, devinrent souterraines, accessibles par des escaliers, et reflétèrent la structure de l'habitation familiale. Protégées du soleil et des intempéries, enfouies et longtemps oubliées, certaines nous sont parvenues presque intactes. Leurs parois sont décorées de bas-reliefs ou de fresques au dessin très pur et aux couleurs vives représentant le plus souvent les temps forts de la vie : banquets, divertissements mêlant musique, danse ou parties de pêche.



Nous sont aussi parvenues des urnes cinéraires en bronze surmontées de petits personnages sculptés. Sur les sarcophages, le défunt ou le couple réuni regarde les vivants, les bustes redressés sur un lit, comme pour un repas. Il s'agit là d'un art original, déjà empreint d'un réalisme qui va devenir la caractéristique de l'art romain. Alors que les visages des masques funéraires égyptiens et ceux des statues grecques visent à une beauté parfaite, ils immortalisent ici les traits réels des défunts et même leur expression due à leur caractère : enjouée, réfléchie ou dominatrice. Par ailleurs les frises des urnes et les parois latérales des sarcophages saisissent des scènes de la vie quotidienne, lecture publique ou cortège accompagnant un magistrat sur un char précédé de licteurs.

L'autre base de la religion romaine venant des Etrusques était le désir de se concilier d'innombrables dieux de qui dépendaient la réussite ou l'échec de toute entreprise, même la plus modeste. Il ne s'agissait pas de devenir meilleur, mais de négocier un succès ou d'écartier un danger par le sacrifice d'un animal d'une importance appropriée, au cours d'une cérémonie strictement codifiée dans des temples dont les beaux frontons sont décorés de terres cuites.

Avant l'influence grecque, les dieux n'étaient pas affublés d'une histoire légendaire. L'esprit pratique en mettait un dans la porte, Janus, un dans le seuil et même un dans les gonds ! Vesta gardait la flamme du foyer, les Pénates le garde-manger, le Lare les champs.

Si les luttes intestines des cités étrusques les firent peu à peu tomber sous la coupe de Rome, celle-ci perpétua leurs arts et traditions, en contrepoint de l'influence grecque. Car c'est bien à la Grèce que furent pris les douze grands dieux du Panthéon, même s'ils furent rebaptisés. Les Romains n'avaient pas, en effet, l'imagination des Hellènes pour attribuer à chaque dieu des aventures lui donnant une personnalité redoutable ou attachante. Par contre leur sens de l'organisation fit de la religion une des bases essentielles de l'ordre public, en excluant tout rapport individuel avec les dieux et donc tout mysticisme. Le Souverain Pontife, qui fut d'abord le roi puis élu à vie, déléguait ses pouvoirs aux Prêtres pour prières et sacrifices et aux Augures pour l'interprétation, avant toute initiative, de la réponse des dieux, « les auspices », déduite du vol des oiseaux. Des vierges entretenaient sur le Forum romain le culte de Vesta, et vivaient à côté du temple rond dans le plus ancien couvent de l'Histoire.



Rome capitale

Les monuments qui peuplaient le Forum Romain montrent aussi comment l'Etat était organisé pour éviter les conflits de pouvoir, fatals aux Grecs comme aux Etrusques. Sous le temple de Jupiter qui dominait **le Capitole**, la place pavée qu'avait drainée la Cloaca Maxima portait la Curie où se réunissaient les Sénateurs, anciens magistrats choisis pour leur compétence, qui exerçaient le pouvoir avec deux Consuls élus chaque année, la Tribune des Rostres pour débattre avec les assemblées du peuple (dont les Tribuns élus disposaient d'un droit de veto), le temple de Saturne contenant le trésor de l'Etat géré par les Questeurs, la Basilique où les Préteurs rendaient la justice, et, derrière le temple de la Concorde, le Tabularium conservant les archives. Un temple était dédié à Castor et Pollux pour leur aide dans les combats contre les Etrusques. Plus tard l'extension de l'Empire recouvrit ce lieu mythique d'arcs de triomphe à la gloire des empereurs.

Car, au fil du temps, la prédominance du Sénat fut érodée par la puissance des chefs de l'Armée. Celle-ci fut longtemps composée de citoyens en majorité paysans, frugaux, durs à la peine, motivés par la défense de leur famille et de leurs biens, d'ailleurs soumis à une discipline impitoyable allant jusqu'à la peine de mort, à laquelle certains chefs condamnèrent leur propre fils. Cette armée participait au vote des lois et à l'élection des Consuls, souvent issus des chefs de ses légions. Elle reprit le dessus après les pires défaites, infligées surtout par le

carthaginois Hannibal, génial chef de guerre, et permit l'extension de la civilisation gréco-romaine à tout le bassin de la Méditerranée, une partie de l'Europe du Nord et le Moyen Orient.



Elle dut inclure pour cela de plus en plus de troupes issues de pays conquis ou alliés, apportant leurs propres qualités, par exemple la mobilité d'une cavalerie légère, et leurs défauts, absence d'esprit civique et culte réservé à leur chef. Des catapultes lançant des flèches et des balistes projetant des pierres soutenaient l'assaut de ses fantassins protégés par leurs boucliers formant au-dessus de leurs têtes une carapace de tortue. Assiégeante, elle entourait les fortifications qui protégeaient les assiégés d'une double enceinte équipée de chevaux de frises, fossés et chausse-trapes, œuvres de bâtisseurs plus que de combattants. Elle édifia partout des routes, des ponts et des villes à l'image de ses camps, divisées par des voies orthogonales, entourées de retranchements percés de portes et centrées sur le forum, les temples et les bâtiments publics.

Les guerres quasi incessantes de la République et la renommée des vainqueurs accrurent la puissance des généraux qui se disputèrent les fonctions-clés du pouvoir par l'affrontement de leurs légions entrecoupé de trêves fragiles où ils se partageaient le gouvernement. La cérémonie de leur triomphe à Rome marqua souvent la transformation de leur pouvoir militaire en pouvoir politique.

Le besoin de paix civile amena le peuple à se laisser imposer un régime quasi monarchique à condition que les apparences soient sauvées et que les oisifs de plus en plus nombreux soient pourvus de pain et de jeux. Octave, tirant les leçons de l'assassinat de César, réussit parfaitement dans cette tactique et fonda l'Empire qui allait régner sur le monde occidental pendant un nouveau demi-millénaire. Se disant simple citoyen mais cumulant les magistratures républicaines, il fut déclaré par le Sénat « Auguste », c'est à dire quasi divin. Il

édifia à Rome un Autel de la Paix, dont les frises font défiler solennellement les membres de sa famille, présentée comme descendante d'Enée. Après lui les Empereurs se succédèrent de père en fils, le plus souvent adoptifs, quand ils n'étaient pas imposés par leurs légions.

Avec eux se développa un art impérial dans tous les pays où leurs armées et leur remarquable administration maintenaient la Pax Romana, à commencer, bien entendu, par Rome.

Comment se présentait la Rome impériale ? En face du Capitole, au-delà du Forum Romain, sur le Mont Palatin, où Romulus avait tracé son sillon sacré autour des huttes de ses compagnons, s'élevèrent les « palais » somptueux des Empereurs dont les imposantes ruines, même réduites en partie à leurs soubassements, surplombent non seulement le Forum mais de l'autre côté le Circus Maximus, lieu légendaire de l'enlèvement des Sabines, qui pouvait rassembler 250.000 spectateurs autour des courses de chars. La loge impériale du cirque était en liaison directe avec les Palais. Ceux-ci, qu'un aqueduc reliait aux Monts Albains, comportaient péristyle, salles du trône, des fêtes et des banquets, appartements, nymphées, thermes et stade privé.

Néron, s'estimant artiste créateur, ne s'en contenta pas et voulut tirer partie de l'incendie qui avait détruit le centre de la capitale pour la remodeler en ville idéale, non combustible, aux larges rues bordées de portiques autour d'un palais enchanté entouré de prairies, vignobles, bois et même d'un lac artificiel reflétant un hameau et des troupeaux, anticipant sur Marie-Antoinette et les parcs à l'anglaise. Il peupla sa Domus Aurea elle-même des statues grecques les plus « romantiques », fit recouvrir ses parois de dorures rehaussées de plaques d'ivoire et de pierres précieuses, autour de sa statue colossale en bronze, la plus grande de l'antiquité. Mais les Romains jugèrent l'ensemble, y compris le parc central, comme une scandaleuse folie. Le cruel Néron contraint au suicide « Qualis artifex pereo », Vespasien rendit le parc central à la ville et construisit à l'emplacement du lac, un grand amphithéâtre, le Colosseum, pour l'agrément du peuple. La Domus Aurea elle-même, arasée, allait servir de soubassement à des thermes, institutions qui se multiplièrent, alimentés par d'autres aqueducs amenant l'eau de montagnes de plus en plus lointaines.

Ce qui permit l'édification de monuments aussi gigantesques fut l'emploi de la voûte en « blocage », un ciment très dur où sont noyés des moellons irréguliers et masqué par un revêtement de brique ou de marbre. La voûte est modulable et multipliable à volonté, mais doit pour cela reposer sur de solides massifs où les colonnes, engagées ou non, ne sont plus que de simples ornements. La voûte en berceau devient voûte d'arêtes aux intersections, inclinée pour les escaliers et tronconique pour soutenir les gradins d'un théâtre, libérant ceux-ci de l'appui d'une colline creusée en hémicycle, indispensable aux théâtres grecs. Sur les terrains plats on peut donc désormais construire des théâtres et même des amphithéâtres, doubles théâtres dont la scène devient une arène elliptique, monuments typiquement romains.

Desservant une ville d'un million d'habitants, le Colisée pouvait contenir de 50.000 à 70.000 spectateurs. Une immense dalle annulaire de blocage soutenait une véritable armature de piles en travertin reliées par des arcs en maçonnerie et des voûtes rampantes, du sous-sol jusqu'au mur presque aveugle couronnant l'immense édifice. Le tambour extérieur, lui aussi entièrement en travertin, était formé de 80 arcades par étage. Celles du rez-de-chaussée menaient à des escaliers donnant accès à cinq secteurs superposés, depuis les quelques rangées de marbre réservées aux sénateurs jusqu'aux gradins sommitaux de bois destinés aux femmes, un secteur étant affecté à chaque classe sociale. Ce dispositif permettait l'évacuation très rapide de l'immense foule à qui l'empereur offrait les spectacles et qu'un velum protégeait des ardeurs du soleil. Ce velum comportait une pièce centrale elliptique et des secteurs disposés en couronne (comme le montre cette maquette d'Arles).



Des marins en déployaient les parties par cordages et poulies suivant l'heure et la saison. Des décors, collines, maisons ou forêts pouvaient surgir du sous-sol grâce à des machines roulantes et au plancher de bois amovible du centre de l'arène. Des souterrains et trente monte-charge amenaient gladiateurs

et bêtes sauvages depuis une caserne et une ménagerie proches. On tua par exemple 12.000 fauves et 10.000 gladiateurs pour fêter le triomphe de Trajan sur les Daces.

Voûtes et coupoles permirent aussi d'offrir au peuple des thermes immenses aux multiples salles contenant non seulement bains chauds, tièdes et froids, salles de sudation, de repos et de massage, mais encore gymnase et bibliothèque. Leur décoration était somptueuse : marbres de couleurs, statues, pilastres et colonnades permettaient aux simples citoyens, logés dans des maisons à plusieurs étages, de profiter du luxe des nobles. Des stades furent dédiés aux jeux athlétiques, alors que des cirques offraient des courses de chars aux paris des spectateurs.

En contrepartie les monuments les plus divers exaltèrent la gloire des empereurs successifs. La sculpture immortalisa leurs traits, avec un réalisme bien romain. Non seulement ils ajoutèrent des monuments au Forum de la République mais certains se firent édifier un forum où leur statue trône au centre d'une place entourée de galeries à colonnes devant un temple.



Deux colonnes, édifiées par Trajan et Marc-Aurèle portent une suite de bas-reliefs immortalisant leurs campagnes, disposés en hélice pour détailler les travaux et exploits de leurs soldats, qu'ils associent ainsi à leur gloire : mêlées furieuses mais aussi construction d'un pont ou d'une forteresse, réunions autour du chef, installation de colons.

Des scènes semblables figurent sur les arcs de triomphe, descendant des antiques « portes de la paix » qui « démagnétisaient » au passage les armées revenant de guerre de leur potentiel de violence. Désormais chacun de ces

monuments, à une puis à trois arches, exaltait la gloire d'un empereur et immortalisait la cérémonie de son triomphe où il avait parcouru la voie sacrée jusqu'au temple de Jupiter, entouré de son armée victorieuse et des chefs ennemis vaincus s'ils vivaient encore. L'Arc de Titus rappelle la destruction de Jérusalem et de son Temple, des soldats portant le chandelier à sept branches, celui de Septime Sévère la prise de Séleucie sur le Tigre, celui de Constantin, le plus beau, la bataille du pont Milvius, à Rome même, délivrant la Ville des « menées d'un tyran et de sa faction », c'est à dire de Maxence vaincu dans une guerre civile. Le quadriges du triomphateur les surmontait.



Il ne reste qu'une statue équestre en bronze d'un empereur, celle de Marc Aurèle, qui dut à sa ressemblance avec Constantin d'échapper à la refonte, après que l'Empire fut devenu chrétien. Par contre les statues en marbre ont survécu, dont celles qui surplombaient la scène des théâtres : A Orange, celle d'Auguste dont la cuirasse représente les exploits. D'élégants camées nous transmettent aussi les traits des Césars : le « grand camée de France » représente Tibère trônant en Jupiter au milieu des siens surmonté de son « génie » accueilli parmi les dieux. Le culte impérial se voulait unificateur. Après sa mort l'empereur devenait parmi les dieux le défenseur des intérêts de tous ses peuples. Mais, dès son règne, il était le recours des Provinces, contre les gouverneurs en particulier.

La vie dans l'Empire

Car les pays occupés n'étaient plus considérés comme des vaincus que l'on peut rançonner à volonté. Les villes construites pour d'anciens légionnaires y diffusaient la civilisation romaine, il y eut des empereurs gaulois, espagnols ou syriens dès le second siècle et le titre de citoyen romain de plein exercice finit par être étendu par Caracalla à tous les hommes libres de l'Empire. Les impôts sur la terre ou la fortune étaient répartis avec plus d'équité que sous la République. Dans chaque cité basilique, théâtre, thermes, aqueduc et fontaines furent construits à l'exemple de la capitale à l'usage de tous. Les voies romaines permettaient la circulation des marchandises comme des hommes. Les nécropoles, aux portes des villes, accueillait les morts dans des catacombes. Mais en surface les monuments les plus divers se succédaient au long des voies d'accès à la ville : sarcophages, temples circulaires, mausolées décorés de bas-reliefs. Les urnes cinéraires des esclaves et des affranchis y étaient accueillies. Parfois même une stèle en marbre rappelait le nom d'un serviteur. L'esclavage, même adouci, restait, certes, la dure base de la société, alimenté par les vaincus et leurs descendants. Mais les affranchis apportaient une mine de talents dans tous les métiers et même dans le conseil du Prince. La Pax Romana, favorisant le développement du commerce et de l'industrie, renforçait l'efficacité de telles institutions et explique leur durée.

Sur le plan individuel, comment vivaient les citoyens ? L'exhumation de Pompéi des cendres brûlantes projetées par le Vésuve, en particulier, a permis de retrouver le cadre de vie et les distractions des riches. Le plan de leurs maisons s'était diversifié. L'atrium traditionnel, doté d'un bassin central pour recueillir l'eau, n'était plus que la vaste antichambre donnant accès au tablinum où le pater familias recevait ses « clients ». Ensuite un ensemble de pièces (sans ouvertures sur la rue) donnait sur un péristyle entourant un jardin intérieur : le triclinium, salle à manger où des lits inclinés groupaient les convives autour de la table pour des repas succulents, les chambres, salles de bains et bibliothèques. Un élégant mobilier en bronze ciselé et en bois précieux, des coupes en argent doré, mais aussi des latrines (souvent en marbre) raccordées à un réseau d'égouts, un chauffage central à air chaud, assuraient confort et agrément. Le jardin et les pièces étaient ornés de sculptures, les parois recouvertes de reliefs en stuc, de mosaïques ou de fresques.

Celles-ci agrandissent l'espace d'un environnement en trompe-l'œil ou décrivent les scènes les plus diverses. Les travaux d'Hercule, l'enlèvement d'Europe, Pan et les Nymphes, entre autres, y évoquent la Mythologie. Des « putti » symbolisent les métiers qui font vivre la cité : apothicaire, orfèvre, forgeron, dont on retrouve les boutiques tout au long des trottoirs des rues commerçantes. On pouvait les traverser en marchant sur des blocs en saillie espacés pour permettre le passage des chevaux et des roues des chars et charrettes.

De grandes boulangeries aux batteries de meules, des tuileries et fabriques d'amphores ou d'objets de bronze exportaient leur production vers la Gaule ou la Dalmatie, grâce au port et à des banques d'affaires efficaces. La ville était administrée par les duumvirs, aidés par deux édiles, et responsables devant un conseil municipal siégeant à la Curie. Les élections avaient lieu chaque année en juillet. Les murs étaient alors enduits d'une nouvelle couche de chaux pour porter les inscriptions à la gloire du candidat soutenu par le maître de la maison et même sa femme, qui servaient de caution morale et évitaient au candidat d'avoir à afficher un programme.

Quelle que soit leur condition, les femmes n'étaient plus cloîtrées dans un gynécée. Leur sort était bien sûr très divers. Les prostituées exerçaient dans des lupanars aux fresques érotiques et même pornographiques. Les femmes de commerçants tenaient la boutique et les comptes. Les servantes profitaient souvent du train de vie de leurs maîtresses. Celles-ci, enfin, les matrones, confortées par le contrat de mariage (où tu seras Caius, je serai Caïa) dirigeaient leur maisonnée, mais aussi faisaient de la musique, achetaient des bijoux, des camées et de l'argenterie, fréquentaient amis, théâtre, odéon et bibliothèque, sans manquer d'assister, comme les femmes du peuple, aux jeux de la palestres ou aux combats de gladiateurs représentés sur leurs murs.

Certaines avaient une position dominante : Eumachia, chef d'entreprise et prêtresse, possédait un vignoble et une industrie de briques et fit construire sur le forum un édifice comportant une colonnade où des tables exposaient à la vente des vêtements devant une statue de Livie trônant dans l'exèdre, alors que sa propre statue s'élevait dans la pièce du fond.

Le grand siècle des Antonins

Par la suite les Antonins, empereurs remarquables et sages, multiplièrent les édifices d'utilité publique. Trajan ajouta un marché en hémicycle à son forum et à la colonne qui célébrait ses exploits.

Hadrien renonça aux guerres de conquête, perfectionna le réseau de communications et fortifia les frontières de l'Empire là où elles n'étaient pas sur un fleuve. Il coupa, par exemple, l'Ecosse par un mur de 100 km hérissé de tours. Il put désormais se consacrer à améliorer la vie de ses peuples, qu'il ne cessa de visiter. C'est vraiment l'apogée du monde romain.



Dans ses Mémoires reconstituées par Marguerite Yourcenar d'après sa correspondance en grec, il juge sa vie et son œuvre : « Je ne suis Romain qu'au sens universel du terme. Premier fonctionnaire de l'Etat, j'ai voulu améliorer le sort de tous, annulant des dettes, réformant l'administration et les lois par *l'Edit Perpétuel*, distribuant aux laboureurs les terres non cultivées depuis cinq ans, améliorant le statut des esclaves. J'ai dédié un temple double à Rome et à Vénus et gravé sur ses frontons ROMA et AMOR. J'ai, comme mes prédécesseurs, bâti ponts, temples, bibliothèques, théâtres et thermes aux quatre coins de l'Empire et en particulier, dans mon cher monde hellénique, l'Olympeion à Athènes, la bibliothèque et un temple à Ephèse. A Rome même je construisis un Odéon et un Mausolée Impérial. Pour le Panthéon, j'ai corrigé les plans trop timides d'Apollodore. J'ai voulu que ce sanctuaire de tous les dieux reproduise la sphère creuse qui contient l'univers, tout en rappelant les huttes rondes de l'antique Etrurie. L'orifice sommital, par où la fumée du foyer s'échappait alors, laissera monter les prières des hommes et descendre les rayons du soleil pour caresser les marbres au rythme des heures sous les caissons dorés de l'immense coupole.¹

Ma Villa de Tibur² est le dernier campement du nomade, l'équivalent de marbre des tentes et des pavillons des princes d'Asie. Je choisis presque tout ce que notre goût accepte dans les formes et dans les couleurs autour des copies de quelques douzaines de statues que nous ne serions pas capables d'inventer, pour donner un cadre digne d'eux à Scopas et à Praxitèle. Je suis comme ces sculpteurs : l'humain me satisfait et je compte désespérément sur l'éternité de la pierre pour perpétuer un corps périssable, un visage aimé ».

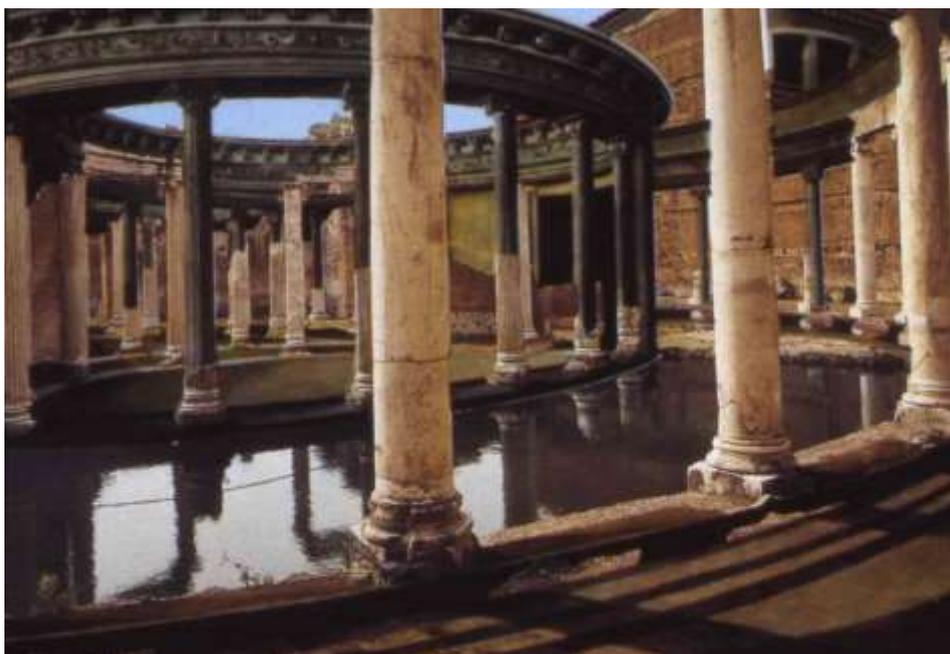
Il pensait à son favori, Antinoüs, un jeune pâtre grec qui s'était suicidé à Canope en Egypte, se croyant délaissé. Il lui dédia *le Canope* qui développe

¹ 43m de diamètre alors que celle de Sainte Sophie de Constantinople n'en aura que 31 quatre siècles après.

² L'actuelle Tivoli.

dans une petite vallée un gracieux portique autour d'un bassin où il se mire ainsi que les statues qu'il abrite. Cariatides de l'Erechtheion, satyres, crocodiles évoquent les temps heureux. Il transporta à la Villa toutes ses collections, ses instruments de musique, ses milliers de livres. Mais, malheureusement pour nous, tout fut pillé au long des siècles. Si l'on en retrouve des statues dans les musées européens, les colonnes et les revêtements de marbre ont été intégrés dans des monuments ultérieurs, voire réduits en chaux dans des fours, et il ne reste sur place que l'ossature des murs de brique érodée par les intempéries. Seules, des reconstitutions virtuelles peuvent permettre de se faire une idée de la beauté de chacun des édifices et de la vie quotidienne qu'a menée ici l'Empereur.

La villa, comme plus tard Versailles, permit au monarque de prendre ses distances par rapport à sa capitale et de garder le contact avec la nature. Elle s'étend sur des centaines d'hectares d'une région riante dont les accidents de terrain ont été utilisés et modifiés au mieux pour donner un cadre approprié à chaque ensemble architectural. Car ici il n'y a pas un grandiose palais dominant un parc, mais un assemblage apparemment disparate de salles de réception et de lieux privés ou ludiques disposés dans les jardins et contenant eux-mêmes nymphées à cascades et bassins entourés de parterres. Un petit théâtre grec et un temple rond contenant une copie de l'Aphrodite de Cnide sont dominés par une vaste place entourée de portiques où des parterres de fleurs bordent une immense piscine. En surplomb à l'Ouest, celle-ci repose sur un puissant ouvrage de soutènement contenant plusieurs étages de chambres pour le personnel, qui gagnait de là les diverses parties de la villa par des cryptoportiques abritant des voies carrossables. En en sortant vers l'Est l'on trouve la salle des philosophes puis l'élément le plus original du palais : la petite demeure entourée d'un canal, d'un portique et d'un haut mur circulaires, où Hadrien aimait à s'isoler.



Au-delà on découvre une cour entourée de bibliothèques, un nymphée, des triclinia d'été, une vaste cour à portiques, la salle aux piliers doriques, la place dorée entourée d'un péristyle alors peuplé de statues, enfin un long nymphée stade mi-couvert, mi-inondé de soleil, sur lequel ouvre le palais d'hiver et sa salle aux trois exèdres.

Plus loin, des thermes séparés pour chaque sexe contenaient de riches bibliothèques. Au-delà on arrive à l'étroite vallée du Canope, dont nous avons parlé, et enfin à une esplanade qui s'étend de l'Académie au Belvédère dominant la plaine. C'est là qu'Hadrien, atteint d'hydropisie, se remémorait sa jeunesse guerrière et les péripéties de son métier d'empereur, et en tirait les leçons à l'usage de Marc Aurèle adolescent, qu'il destinait à lui succéder après Antonin le Pieux.

Lucide sur ses échecs et ses défauts, il écrit cependant : « J'étais dieu parce que j'étais l'homme chargé d'organiser et de modérer les affaires humaines, participant à ce cerveau qui préside le tout. L'humanité a toujours conçu son dieu en termes de providence. Mes fonctions m'obligeaient à être pour une grande partie du genre humain cette providence incarnée ».

Après lui et le Nîmois Antonin le Pieux, le sage Marc Aurèle dut se battre quinze ans aux frontières pour protéger la paix romaine. Mais les empereurs désertèrent Rome. Leur cour devint somptueuse et leurs fonctionnaires innombrables au détriment de l'entretien du domaine public et de la sécurité. Des invasions, guerrières ou pacifiques, peuplèrent de barbares un Empire dont la natalité s'effondrait.

L'héritage

Au IV^os. Constantin autorisa et encouragea le Christianisme, dont Théodose fit la religion de l'Empire avant de partager celui-ci entre ses deux fils en 395. En Orient l'Empire va durer encore un bon millénaire et parler grec, comme l'Eglise dans son aire. Mais en Occident l'Eglise adopta comme langue liturgique le latin, dans lequel St Jérôme traduisit les textes grecs fondateurs. Ensuite les moines emploieront cette langue pour leurs offices et leurs manuscrits, les prêtres pour leurs messes pendant plus de 1.500 ans et l'esprit juridique romain marquera le Droit Canon comme le Droit Civil.

Le Droit Romain a été surnommé la « prose du monde » avec ses formules brèves et claires : *Dura lex, sed lex. Cedant arma togae. Ultima ratio regum. Summum jus, summa injuria.* Les savants lui prendront des mots, quitte à les prononcer autrement : Spéculum, multimédia, auditorium, omnibus. Le langage courant lui-même en a gardé beaucoup : Curriculum vitae, ad libitum, desiderata, recto, verso, gratis. Mais, plus généralement, nos langues romanes ont la langue latine pour mère commune.

Enfin la fascination pour l'Empire romain se voit dans la succession de régimes impériaux : Carolingien, Romain Germanique, Français, Allemand. Même Louis XIV se fait statufier en empereur romain, se voulant « *Nec pluribus impar* ». Plus tard le Duce aura ses faisceaux. *Sic transit gloria mundi*.

Le vocabulaire politique est riche en références romaines : Sénateur, questeur, consul... Les arts sont d'autres témoins de cette tradition : basiliques, abbayes romanes, monuments à balustres et corniches depuis la Renaissance, palais et palais de justice à colonnes et fronton, arcs de triomphe enfin.

Si l'anglais prédomine aujourd'hui et si les citations latines deviennent rares, *Vox clamantis in deserto*, il demeure, *in fine*, que le précepte *Carpe diem* reste suivi *lato sensu et ad vitam aeternam*.

